

## L'ame de la petite comtesse



IL y avait — dans certain beau château de la Touraine — une très belle jeune dame mariée de l'autre hiver et qui était la plus heureuse de toutes les femmes de vingt ans, riches, jolies, gâtées, loin, très loin à la ronde, spirituelle, mondaine, la tête assez à l'évent. Elle parlait un peu comme la fauvette, sans trop savoir ce qu'elle veut et ce qu'elle dit. Un jour qu'elle caquetait ainsi dans un cercle de charmantes étourdies et de graves messieurs, à propos des morts elle fit une moue railleuse et d'un petit ton moqueur, très délibéré, mit en doute le pouvoir des prières pour la délivrance des âmes du purgatoire et, s'entêtant, finit par dire mille sottises sur les choses les plus saintes de la religion catholique.

Quelques mois après, c'était l'automne, et les feuilles mortes se mirent à tomber, jaunes, rouges, à la moindre brise et sur tous les chemins. La petite comtesse en était une et des plus vraies et on la nommait ainsi. Elle se sentait malade mais si heureuse, car elle allait être mère. Et un matin, que la bise soufflait plus fort et que les pauvres feuilles tombaient plus dru, un ravissant petit garçon se mit tout-coup à vagir dans une délicieuse berceuse de soie bleue. Le cœur de la mignonne maman ne fit qu'un tour dans sa poitrine et elle dévora de caresses l'enfant de ses vingt ans.

Trois jours après, au milieu de ses joies et de ses soins, elle ne poussa qu'un cri subit et resta immobile, glacée. Hélas ! La petite comtesse était morte d'une embolie. Le petit garçon dormait paisiblement, riant aux anges dans son berceau. Peut-être rit-il à l'ange gardien de sa pauvre mère au moment où il partit avec son âme.

Hélas ! L'âme de la jeune femme ne put monter jusqu'au paradis. Quelque chose l'alourdissait et elle tomba dans le purgatoire. Elle n'avait point eu le temps de confesser ses doutes et ses plaisanteries sur l'efficacité des prières pour les morts. Il lui fallait expier. Combien de temps ? C'était le secret de Dieu.

Selon les traditions pieuses et les révélations des saints, l'ange gardien demeura à la porte du purgatoire, attendant la fin des épreuves et qu'il lui fût permis de regagner le ciel avec l'âme confiée à sa garde, l'âme purifiée par la souffrance. L'ange resta ainsi avec l'âme, l'encourageant, la consolant, lui parlant de la terre, de ceux qui l'aimaient encore et qui priaient toujours pour elle.

L'âme de la petite comtesse, bien désolée, se repentit et attendit. Hélas ! son mari passait ses jours et les nuits à la pleurer. Elle le savait

par l'ange gardien, bien triste lui aussi. Mais son cher petit garçon ! Elle interrompit l'ange : Que fait-il ? Et elle, combien de temps resterait-elle dans le purgatoire sans pouvoir, du haut du ciel, veiller sur le pauvre orphelin ?

— Il a une bonne nourrice, répondit l'ange. Elle l'entoure de soins et le couvre de caresses. Il est si joli et si gentil ! Quant à toi, réjouis-toi et espère, c'est par lui peut-être que tu seras délivrée.

Cinq ans s'écoulèrent. L'âme expiait toujours en purgatoire et le petit garçon grandissait sur la terre dans le beau château de Touraine, adoré par son père, toujours inconsolable.

— Bon ange gardien, parle-moi de mon fils ! murmura l'âme.

— Réjouis-toi, ma pauvre sœur. Déjà il joint ses petites mains et il balbutie de touchantes et mignonnes prières pour sa mère qu'il n'a point connue et dont on lui parle toujours.

Cinq ans encore. L'enfant avait dix ans et la mère continuait à souffrir et à espérer. Mais comme c'était long et pour reprendre courage, elle dit à l'ange tout bas :

— Bon ange gardien, parle-moi encore de mon fils. Il doit être grand, il doit être bon. Pourvu qu'il soit pieux et qu'il ne m'oublie pas.

— Réjouis-toi, ma pauvre sœur. L'enfant est pieux, bien pieux. Il s'amuse à célébrer la messe, comme il l'a vu faire à l'aumônier dans la chapelle du château. Espère, espère, il ne m'est point permis d'en dire davantage. Je ne puis te parler que du présent, l'avenir est à Dieu.

Cinq ans encore. La pauvre âme du purgatoire se sentait si malheureuse et souffrait tant ! Les fêtes des morts se succédaient. Elle voyait autour d'elle des âmes s'envoler et partir pour le ciel. Mais jamais, hélas ! son tour ne venait.

— O mon bon ange gardien ! Je n'en puis plus. Parle-moi, parle-moi de mon enfant, afin que je retrouve la force de souffrir.

— Il a quinze ans, ton enfant, sœur de mon éternité.

C'est un écolier laborieux, sage, fervent. Il a fait sa communion solennelle, et, ce jour béni, il a entendu dans sa poitrine une voix lui murmurer : Va, Jésus est dans ton cœur et Jésus t'appelle à devenir l'un des siens. Et il a pleuré et pensé à toi, qu'il aime de toute son âme, Réjouis-toi ; réjouis-toi. Comme toi, je me réjouis ; car notre exil finira bientôt.

L'enfant avait vingt ans et l'âme en purgatoire et l'ange à la porte priaient et attendaient toujours. Mais le jeune homme était au séminaire. Son père l'avait donné avec résignation à Dieu qui lui avait déjà pris la mère. Le séminariste, lui, était pieux et mélancolique dans la grande robe noire qui le séparait du monde maintenant et qui lui était si chère, car c'était un vêtement de deuil et il lui allait, à lui qui n'avait jamais embrassé sa mère.